

dans des cellules d'herbages et de racines, ils ne sont pas non plus si ennemis de Bacchus pour tenir un verre la tête en bas. Ils aiment les joyeux amusements, prennent (quand l'occasion est favorable) la main des belles au son de la musique. Eh ! bien, il arrive assez souvent que parmi toutes ces joies du Salon, ils ont le cœur gros de douleur à la vue de petites Coquettes qui (faut-il le dire) parlent cette langue bien plus propre à commander des bataillons de cuisinières qu'à égayer la bonne compagnie canadienne.

C'est un petit défaut que l'indulgence devrait toujours épargner, c'est une petite ridicule qui n'en vaut pas la peine ; il faut des Gascons pour ne pas craindre de le blâmer. Qu'ils sont hardis ! Ah ! s'ils vous plait, arrêtez-vous ; c'est déjà trop ; si vous ne cessez pas, vous allez-bientôt devenir fantasques.

Mordieuse ! nous n'y sommes plus. Plutôt mille fois se taire que de mériter ce vilain nom. Mais non, ni nous nous taire, ni nous porterons ce vilain nom. Nous ne pouvons pas nous taire, puisqu'il nous reste encore à dire que, parmi les douceurs de la bonne compagnie, la belle langue dont nous avons hérité tient une place considérable. Nous ne porterons point ce vilain nom, car ce serait être châtiés avec trop de rigueur pour un petit péché véniel, qu'un sourire efface aussi bien que l'absolution du plus contrit des pénitents. Et les Gascons, sont toujours contrits avant de faire le moindre péché véniel, aussi on leur pardonnera toujours leurs petites malices, si elles ne vont pas jusqu'à trouer la peau des individus qu'ils se permettent de châtier.

Et ses malices ne sont pas de ce genre-là.

Les morues fumées du "Canadien."

Ne vous étonnez plus, lecteurs, si le Canadien ne nous parle plus du temps : il est énormément occupé de ce temps-ci.—C'est encore la fusion, direz-vous, la fusion enragée qui le tourmente,—mais non, vous n'y êtes pas : la fusion s'est éteinte devant un sujet mille fois plus important, la succulence des morues fumées ! Eh bien ! oui, le Canadien est un véritable gourmet ; nous l'ignorions, mais à présent nous en sommes convaincus. Quelqu'un ayant eu la politesse de lui présenter un échantillon de morues fumées, aussitôt le Canadien tombe sur ce plat avec une ardeur... gastronomique : Vivent les morues fumées ! il n'y a rien comme les morues fumées ! procurez-vous

des morues fumées !!! Les morues fumées toujours, les morues fumées partout.

Afin de bien procurer à ses lecteurs la valeur intrinsèque du plat en question, le Canadien s'écrie : " Nous en avons savouré la succulence !" C'est palpitant d'intérêt ! Aussi nous dirons à nos lecteurs :—"Nouvelle fraîche : le Rédacteur du Canadien annonce que non seulement il a flairé, mais même qu'il a savouré la succulence des morues fumées." Et nos lecteurs nous sauront gré sans doute de les mettre au courant de tout ce qui peut les intéresser.

Nous avions annoncé dans notre dernier numéro que M. Chiniquy était revenu au bercail de l'Eglise, mais malheureusement, nous nous étions trompés comme tous les journaux. M. Chiniquy persiste toujours dans son schisme déplorable comme le prouvent deux lettres, l'une de l'Evêque de Dubuque, et l'autre de l'Archevêque de St. Louis. Si cette indigne plaisanterie a été fabriquée par M. Chiniquy, elle est certainement indigne de tous ses précédents, et est capable de lui faire perdre l'estime que lui avaient acquis ses nombreux services aux Canadiens. Si elle vient purement des journaux, elle n'en est pas moins indigne, et rabaisse beaucoup à nos yeux et à ceux de tous les vrais Canadiens, les Journaux de Kankakee.

Correspondances.

MM. LES COLLABORATEURS,

Lundi et mardi de la semaine dernière eurent lieu les élections municipales de Charlesbourg. Quoique dans cette élection la ruse infamante, la force armée n'aient pas prévalu, et même ne se soient pas montrées, il y a quelque chose de pis, j'ose le dire, qui a été pratiqué, car enfin plusieurs se sont joués pour ainsi dire du serment. Il faut vous dire, MM. les Collaborateurs, que tous les voteurs ont prêté le serment. Eh bien ! j'en viens au fait.

Quelques cultivateurs (Dieu merci ! ils n'ont pas été en grand nombre, mais, cependant, il y en a eu,) pour faire élire leurs candidats, pour obtenir un plus grand nombre de votes, offrirent de vendre certaines portions de leurs terres à des pauvres gens. Il y en a parmi ceux qui ont accepté ainsi, qui sont devenus propriétaires sous la baguette magique des électeurs, qui ont toujours été pauvres, qui n'ont jamais eu le droit de vote, et qui probablement vivront

encore longtemps dans la misère ; eh ! bien, à ces gens on leur a vendu des lots de terre à condition que s'ils ne payaient pas dans un mois, l'ancien maître deviendrait propriétaire, et le maître *pro tempore* perdrait tous les droits. C'est dans cette condition que se trouve toute la ruse, tout le crime. En effet, les cultivateurs étaient-ils de bonne foi lorsqu'ils rendaient ainsi, sachant bien que jamais ils ne seraient payés ? L'auraient-ils fait dans un autre temps ? Voilà ce que je ne crois pas.

Sans aucun doute, ceux qui ont acheté à de telles conditions, savaient bien eux aussi qu'un mois après ils ne seraient pas plus riches qu'ils ne l'étaient dans le moment, ont agi avec beaucoup d'inconséquence, ont fait le serment exigé avec beaucoup de légèreté. Je n'oserais pas dire qu'ils se sont parjurés, non, il peut se faire que parmi eux il y en aient beaucoup qui ont agi de bonne foi, mais il n'en est pas moins vrai que ces moyens d'agir répugnent, et sont contraires à l'esprit de la loi. Ceux qui ont poussés les pauvres à acheter ne sont pas moins coupables que les autres, mais j'aime à croire que c'est par ignorance qu'ils l'ont fait.

MM. les Collaborateurs, en insérant cette correspondance vous m'obligerez beaucoup, et ce sera un moyen d'instruire nos braves cultivateurs et les tenir en garde contre ces gens qui, pourvu qu'ils aient le succès, s'occupent fort peu des moyens à prendre ; ces gens-là sont ceux chez qui le succès rend bonnes les actions les plus éhontées.

Votre, etc., etc., etc.,

X. Y. Z.

MON CHER GASCON,

Je t'écris une lettre secrète, bien secrète : car il s'agit d'une affaire importante, va ? Je te le donnerais en cent, en mille, que tu serais encore à me le demander. Cependant, pour ne pas te laisser dans l'anxiété, je vais te dire de suite que c'est pour.... Tiens, il est bon que je te donne auparavant quelques explications sur ma démarche, que les vieux barbons et les vieilles perruques traiteraient peut-être d'incongrue, s'ils le savaient, bien entendu.—"Comment une jeune fille de 16 ans écrire des billets, des poulets à un garçon (gascon) ! Comme le monde est changé ! On ne voyait pas cela de notre temps.... Il fallait écrire et puis écrire avant.... Et pourquoi écrit-elle encore ? Pour ce qu'on appelle...." Tu verras tantôt. Laissons nos vieux papas disserter à leur guise, et revenons à notre histoire.